États d'âme

Francis Van de Woestyne
& Sabine Verhest

Isabelle Autissier

"J'ai toujours préféré la liberté à la sécurité"

En cinq dates

18 octobre 1956 : naissance à Paris.
1981 : arrivée à La Rochelle.
Octobre 1987 : fin de la Mini-Transat et décision de faire de la course au large plus professionnellement.
Mars 1991 : arrivée du premier tour du monde.
Septembre 2015 : *Soudain, seuls* figure sur la première liste du Goncourt.

Ancrée

Boulevard Saint-Germain, à Paris. Une lourde porte cochère anonyme, à deux pas des emblématiques *Café de Flore* et *Les Deux Magots*, mène à une cour arborée et aux éditions *Paulsen*. C'est ici que nous retrouvons la navigatrice et écrivaine Isabelle Autissier, entourée de romans, de livres d'explorations polaires et himalayennes, d'ouvrages sur les aventuriers d'aujourd'hui et d'hier, les Alexandra David-Néel et autres Paul-Émile Victor. Sur une étagère, l'un des siens : *La Fille du grand hiver*, ou l'histoire d'une jeune femme inuite partie en traîneau à travers le Grand Nord avec l'explorateur Knud Rasmussen.
Au fil de la conversation, Isabelle Autissier nous fait penser au joli collier de pierres bleues qu'elle porte en ce jour : unique et multiple à la fois. Il y a évidemment la navigatrice, scientifique sortie de l'anonymat en devenant la première femme à boucler un tour du monde à la voile en solitaire et en compétition en 1991. La course au large occupa alors une place centrale dans sa vie. Et si la mer faillit l'engloutir, Isabelle Autissier ne s'en est jamais détournée. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle s'y sent chez elle et, aujourd'hui, embarque sur son bateau *Ada 2* des scientifiques, artistes ou sportifs.
Mais sa grande force, peut-être, est de ne s'être rien interdit, forte d'avoir réalisé son rêve d'enfant. Tout le reste, se dit-elle, ne serait que bonus. Alors, il y a aussi l'écrivaine de talent, dont le roman intense, *Soudain, seuls*, nous est inoubliable. De navigatrice qui se pique d'écriture, elle devint écrivaine au passé de navigatrice, constate-t-elle. Et puis il y a la conférencière ; l'artiste dont le spectacle, monté avec un ami musicien, a déjà été joué des centaines de fois ; l'aventurière, qui a traversé les Kerguelen à pied pendant deux mois, au cœur des cinquantièmes hurlants qui lui sont chers ; la militante écologiste engagée au WWF. Si sa vie multiple n'est que mouvement, vent dans les voiles, Isabelle Autissier nous est apparue libre, mais, finalement, aussi très… ancrée. **S.Vt.**

Dans quelle famille avez-vous grandi ?
Une famille extraordinaire. À l'âge de la retraite, mes grands-parents paternels ont rejoint ma famille maternelle pour acheter en commun une grande maison, à Saint-Maur, dans la proche banlieue de Paris. Nous étions douze à table, tous les jours : mon grand-père et ma grand-mère paternels, ma grand-mère maternelle, ma grand-tante, sa fille, mes parents et les cinq gamines. Plus quelques chiens, chats, poissons rouges.

Cette ambiance vous a-t-elle plu ?
Oui ! Je n'ai connu que cela, puisque j'avais quelques mois quand nous avons rejoint cette grande tribu. Vivre avec ces générations rassemblées dans ma vie, avec des personnalités très différentes, dont certaines avaient leur petit caractère, a été une grande chance. Je n'ai jamais entendu un gros mot ni quelqu'un dire du mal à quelqu'un d'autre. Elles n'avaient pas forcément les mêmes opinions politiques, mais cela fonctionnait super bien. J'ai eu une enfance incroyablement heureuse.

Vous étiez cinq sœurs, et jamais vous n'avez été cantonnées à votre genre par vos parents…
Ils n'ont jamais dit à leurs filles qu'il valait mieux qu'elles fassent ceci ou cela parce qu'elles étaient filles. Ils ont fait preuve d'une ouverture d'esprit incroyable pour des parents des années 60. Certaines de mes sœurs jouaient à la poupée ; moi, je piquais les outils de papa et j'ai reçu une boîte de bricolage. Ils riaient : l'éducation, c'est facile, c'est la santé, les études et le permis de conduire.

Le permis de conduire ?
C'était important à l'époque, le symbole de l'indépendance. Avec ce permis, les jeunes étaient équipés pour faire leur vie. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Quelles valeurs vos parents vous ont-ils transmises ?
Le respect et le sens de l'accueil. D'autres gens sont venus habiter avec nous : des Polonais, un Khmer, le fils d'un ami, en rupture avec sa famille. C'était la maison du bon Dieu. Il y avait une vraie générosité. Mes parents nous ont aussi transmis une éducation artistique. Nous écoutions France Musique matin, midi et soir. Ils nous emmenaient voir des expositions, visiter des églises romanes, nous avons fait de la musique, de la danse… J'ai eu une enfance rêvée. Je dois tout à mes parents.

Quelle enfant étiez-vous ?
Calme, réfléchie, plutôt bonne élève. Les études étaient un passage obligé. J'étais impatiente. J'ai assez vite rêvé de faire des choses extraordinaires, sans doute parce que nos parents nous ont vite donné confiance. Je me disais : quand je serai grande, je ferai le tour du monde en bateau à voile. C'était mon jardin secret. À l'âge de douze ans, en vacances, mes parents me laissaient partir seule, parfois toute une journée, dans la baie avec un petit dériveur que l'on amenait en Bretagne. Aujourd'hui, on appellerait la protection de la jeunesse !

C'est votre père, bon marin, qui vous a appris à naviguer…
L'été, avec mon père, on tirait des bords. L'hiver, nous faisions des calculs de courant sur un tableau noir ! À présent, les logiciels de navigation le font, mais, à l'époque, il fallait réaliser ces calculs soi-même. Le côté savant m'a toujours intéressée. Avec papa, il y avait aussi la dimension poétique, la beauté de la mer, de la vie marine.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans la voile ?
C'est toujours très difficile à dire, surtout quand la passion commence tôt. J'avais six ans, j'étais fascinée par l'outil lui-même, cet objet qui bouge sur l'eau, ce mouvement. J'ai toujours aimé la liberté, l'inconnu, la découverte. On ne sait jamais ce qui va se passer. Et, ensemble, sur un bateau, on construit quelque chose.

Vous optez pour des études d'ingénieur halieutique…
Je voulais me rapprocher de la mer. J'ai adoré ces études de biologie et la spécialité des ressources aquatiques, de la pêche, à Rennes. Je suis une scientifique. Après mes études, je me suis installée à Lorient, où j'ai travaillé pour la pêche professionnelle, puis dans la recherche. Ensuite à La Rochelle, où je me suis installée pour un autre contrat de recherche et d'enseignement maritime.

À l'époque, vous avez construit votre propre bateau…
L'envie d'en avoir un ne me quittait pas, mais c'était hors de portée de mes premiers salaires. Comme j'aimais bricoler, j'ai convaincu mon compagnon et nous avons décidé de construire notre premier bateau : *Parole*. Un beau bateau en acier de dix mètres, qui vit toujours. Et c'est avec lui que j'ai réalisé mon premier grand voyage maritime d'un an : le tour de l'Atlantique. D'abord avec quelques copains, puis j'ai terminé le voyage seule.

Et puis "Parole" a coulé sans explication dans le port de La Rochelle. Il s'est "suicidé", avez-vous raconté.
Oui, parce que je lui ai fait une infidélité ! J'avais décidé de me lancer dans la course. Je vivais sur mon bateau *Parole*, mais je bricolais à côté un bateau de 6,50 mètres pour participer à la Mini-Transat, en solitaire. Allez savoir pourquoi, mon grand bateau a coulé dans le port, sans personne à bord et par beau temps ! Il s'est ouvert les vannes… Quand je suis arrivée aux Antilles avec le petit, la capitainerie de La Rochelle m'a appelée pour me prévenir qu'on ne voyait plus de mon bateau que les barres de flèche. Nous l'avons renfloué à mon retour.

Et vous avez fini troisième de la Mini-Transat !
J'ai pris goût à la compétition. Je me suis rendu compte que j'adorais la mer elle-même, bien sûr, mais aussi la conduite du bateau, la navigation, la météo, élément que j'avais beaucoup travaillé. Si j'ai gagné la première étape de cette Mini-Transat, c'est parce que j'avais choisi d'aller chercher un front froid au nord, alors que tous les autres concurrents étaient partis vers le sud et sont restés bloqués du côté de l'Espagne. Je suis rentrée euphorique, bien décidée à poursuivre. Et mon sponsor, la Caisse d'Épargne, était d'accord pour continuer à me soutenir. J'ai participé à la Course du Figaro. Mais l'idée du tour du monde me trottait dans la tête depuis toute petite. Le saut était quand même important : il fallait un grand bateau et passer par les mers du sud…